

Introduction

Ce chapitre est une charnière. Non seulement parce qu'il se trouve au centre géométrique de l'Evangile, qui comporte 10 + 1 + 10 chapitres. Mais aussi parce qu'il met en scène un dernier miracle de Jésus, avant de basculer vers les récits de la Passion : l'onction à Béthanie et l'entrée à Jérusalem sont au chapitre suivant.

Voir la liste des 7 « signes » ; peut-être existait-il un « livre des signes » comme source de l'Evangile ?

Les sept « signes » de l'Evangile de Jean :

A Cana : L'eau changée en vin (Jn 2,11 : « le premier des signes »)

A Cana : La guérison du fils d'un officier royal (Jn 4,54 : « le second des signes »)

A la piscine de Siloé : La guérison d'un homme malade depuis 38 ans (Jn 5,9 ; voir aussi Jn 6,2)

De l'autre côté du lac de Tibériade : La multiplication des pains (Jn 6,14)

Sur le lac de Tibériade : Jésus marche sur les eaux (Jn 6,26)

« En chemin », la guérison d'un aveugle de naissance (Jn 9,16)

A Béthanie : la résurrection de Lazare (Jn 11,47)

...parmi beaucoup d'autres signes non rapportés par Jean (Jn 20,30)

On a l'impression que se précise ici ce que Jésus annonçait dès le chapitre 5 : « Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait lui-même. Il lui montrera des œuvres à faire encore plus grandes que celles-ci et vous en serez étonnés. Car, de même que le Père relève les morts et leur donne la vie, de même le Fils donne la vie à qui il veut » (Jn 5,20-21). Ou encore Jn 5,25-29 où l'on voit le Fils participer au processus de la résurrection des morts (ceux qui sont dans les tombeaux).

Jamais le terme de « signe » n'a aussi bien porté son nom, puisque l'exécution du miracle proprement dit (« ce que Jésus a fait », v. 45.46) n'occupe que 2 versets, et qu'un très long espace de texte est consacré aux prémices de ce miracle et au sens qu'il porte, à la foi qu'il suscite, et un très long espace est ensuite consacré aux conséquences chez les opposants de Jésus.

v.1-4

Que vous rappelle, et que vous inspire, la réponse de Jésus à la sollicitation des sœurs ?

On nous présente Lazare et ses sœurs. Marie est supposée connue (v.2) alors qu'on ne l'a pas encore rencontrée dans l'Evangile de Jean ! Jean raconte l'onction à Béthanie au chapitre suivant (v.3), en supposant Lazare déjà ressuscité. Donc Jean semble greffer sur l'histoire connue de l'onction à Béthanie, l'histoire moins connue de la résurrection de Lazare – ce qui surprend : comment un tel miracle peut-il être moins connu que l'onction à Béthanie ??

L'interpellation des sœurs est un appel à l'aide, doublé d'une forme de pression affectueuse : « celui que tu aimes » (φιλεῖς). Mais dans sa réponse Jésus indique un projet qui dépasse le soutien à des amis : la gloire de Dieu.

Nous avons vu déjà au chapitre 9 un lien étrange entre une déficience physique et une finalité « pour que l'œuvre de Dieu se manifeste en lui » (Jn 9,3). On a ici un procédé semblable de Jésus, mais avec une anticipation de la mort qui n'est pas encore survenue mais que le retard de Jésus va sembler amener. Procédé qui nous laisse mal à l'aise, si l'on comprend que Jésus profite des malheurs de ces personnes, et même les laisse s'aggraver pour que le témoignage soit d'autant plus saisissant. Même dans un but pédagogique d'entraîner ses disciples à mieux croire, ce procédé semble faire fi des douleurs et des larmes.

v. 5-16

Qu'apporte le v. 5, et comment s'articule-t-il avec la finalité indiquée au v. 4 ?

Pourquoi le retard de Jésus ? Quel sens ?

Que signifient les paroles mystérieuses des v. 9-10 ?

a) L'amour- αγάπη de Jésus

L'amour (αγάπη) du v. 5 – plus fort que la philia du v. 3 – vient corriger l'impression assez froide donnée par le v. 4. Car on perçoit que cet amour va ouvrir l'intervention de Jésus. Au dessein théologique s'ajoute un attachement spirituel.

C'est la première fois qu'on a cette motivation pour un acte de Jésus. C'est même la première fois que Jésus est le sujet de ce verbe, dans l'Evangile. Le verbe ou le substantif sont déjà apparus, mais soit avec Dieu comme sujet (Jn 3,16 ; Jn 3,35 ; Jn 10,17), soit avec un reproche à ceux qui n'aiment pas Dieu (Jn 5,42) ou Jésus (Jn 8,42). Cet amour-αγάπη de Jésus va s'épanouir dans la seconde partie de l'Evangile, et se traduire dans le don qu'il fait de sa vie.

On perçoit donc à quel point la résurrection de Lazare est un acte nouveau, différent, et pas seulement un paroxysme de miracle.

b) Le retard de Jésus

Le lecteur est pressé que Jésus parte au secours de ses amis, au contraire des disciples qui craignent pour sa vie – et sans doute pour la leur. C'est donc vie pour vie. Comme au chapitre 7, Jésus retarde son départ, pour une raison qui n'est pas très claire et qui peut venir de la peur d'être arrêté, mais qui apparaît finalement (ou d'abord ?) comme une pédagogie de la foi qu'il met en œuvre pour ses disciples (v. 16).

Au passage Jean déploie un nouveau malentendu sur le terme « endormi » ; là où les disciples comprennent au premier degré du sommeil, Jésus fait allusion au second degré de la mort.

c) Une curieuse parole sur les 12 heures du jour

Les v. 9-10 rappellent une autre parole un peu sibylline de Jésus en Jn 9,4-5. On peut comprendre que dans les deux passages, il évoque le temps court de sa présence sur terre (le jour), avant la nuit de son absence.

On ne peut pas, par sa crainte, rajouter des heures au jour (cf Mt 6,27), donc autant se dépêcher de marcher et d'agir avant la nuit de la croix... La croix est inéluctable, et Jésus l'accepte par avance. Tout ce qu'il fait désormais est vécu sous la lumière de l'amour, du don de soi. On pourrait même dire que la venue de la nuit donne au jour toute sa lumière : c'est parce qu'il accepte la possibilité de la croix que les actes de Jésus prennent tout leur sens d'amour et d'éternité.

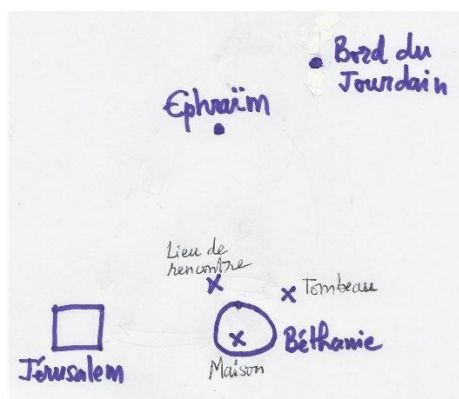
Pour les autres, qui ne sont pas dans cette perspective d'amour et de croix à venir, toutes les heures sont possibles, et il est bien possible d'attendre.

v. 17-27

Y a-t-il un sens au fait que Jésus se tienne à l'entrée du village ?

La résurrection : au présent et/ou au futur ? Qu'est-ce qui change, avec cette parole de Jésus (v. 25) ?

a) Géographie de la scène (voir le petit schéma)



Il y a un jeu de petites et grandes distances, est-ce que cela fait sens ? Principalement, Jésus n'entre pas dans le village de Béthanie, mais se tient à l'entrée (v. 30). Pourquoi cela ?

L'utilité de ce lieu périphérique où se tient Jésus, c'est d'abord de susciter un déplacement successif des deux sœurs, et de l'entourage venu les consoler. D'une certaine façon, les sœurs sortent de leur maison, sortent de l'enfermement dans le deuil, pour venir à Jésus avec leur trouble, leur tristesse et leur reproche. Jésus reste au seuil du village comme il se tiendra tout à l'heure au seuil du tombeau : c'est aussi Marthe et Marie qu'il faut ressusciter !

Certes le verbe sortir (ἐξέρκομαι) employé pour Lazare n'est pas repris pour les sœurs. Mais il y a un mouvement semblable, manifesté par le simple verbe venir (έρκομαι). Une sorte d'accouchement.

Plus précisément, c'est le mouvement de Marthe qui vient au-devant de Jésus qui semble arrêter ce dernier aux portes du village. Le lieu de la rencontre (v. 30) n'est pas ici le chez-soi où les sœurs sont rejointes par Jésus, mais le lieu plus dynamique où la peine, le reproche, et - malgré tout - la foi ont poussé Marthe à aller à la rencontre de Jésus. La foi suppose une part de motivation personnelle.

b) Dialogue sur la résurrection

Nouveau malentendu ! La résurrection est-elle cette chose attendue au dernier jour, et qui n'est qu'une maigre consolation devant la perte d'un être aimé ? Jésus veut pointer autre chose.

« Je suis la résurrection et la vie ». Immense parole, qui apporte plusieurs dimensions :

- La résurrection est au présent. Quelque chose peut en être saisi dès aujourd'hui.
- La résurrection est liée à Jésus. Au chapitre 6 il donnait tellement le pain de vie qu'il devenait lui-même pain de vie. Ici il rend tellement la vie qu'il devient lui-même résurrection. Expression impossible à saisir complètement : le donateur devient le don. La communion avec le Christ n'apporte pas seulement une espérance de résurrection, elle communique par elle-même une résurrection à celui qui croit.
- De ce fait la résurrection devient synonyme de vie : plus seulement cette promesse de reviviscence à la fin des temps, mais la réalité d'une vie « éternelle » dès à présent en communion avec Jésus.

Les versets suivants (v. 25b.26) semblent réduire la nouveauté de cette affirmation, en soulignant principalement le fait que la foi en Jésus est la condition de la vie après la mort. Xavier Léon-Dufour suggère que le poids des mots n'est pas le même dans les deux stiques :

- « Celui qui croit en moi, même s'il vient à mourir, vivra ». Ici (selon XLD) mourir a le sens de trépas, et vivre a le sens fort de vie éternelle.
- « Quiconque vit et croit en moi, il est impossible qu'il meure pour toujours ». Ici (selon XLD) mourir a le sens d'une perte définitive de la vie divine, tandis que vivre semble désigner la vie en ce monde (associée à la foi).

A travers Marthe, écrit XLD, c'est la communauté johannique qui exprime sa foi, passant d'une conception classique de la résurrection au dernier jour à une compréhension de la vie éternelle en Jésus, et passant de la compréhension de Jésus comme un homme de Dieu à la foi en Jésus comme Envoyé de Dieu ultime et décisif.

v. 28-37

Pourquoi Jésus pleure-t-il ?

Qu'est-ce que Marie introduit comme nouveauté, par rapport à Marthe ?

a) Marie

La foi nouvelle de Marthe la conduit à faire chercher Marie, dans la même démarche communicative que la Samaritaine. Marie se lève (ἐγείρεται) promptement, dans un mouvement qui dit ou annonce sa propre résurrection ; avec elle il n'y a pas de place pour un dialogue, juste un effondrement dans les pleurs, l'émotion pure et contagieuse puisqu'elle atteint ses consolateurs.

Elle n'occupe pas longtemps le devant de la scène, bientôt les consolateurs et Marthe reprennent la main, et sans doute Marie est-elle bienheureuse d'être ainsi portée par des êtres plus vaillants qu'elle-même. La position assise,

les larmes, le rapport de déférence affective à l'égard de Jésus (et de ses pieds !) la caractérisent, annoncent l'onction à Béthanie et la scène du matin de Pâques (avec, certes, une autre Marie).

Pieds de la déférence, pieds de l'homme en marche... être aux pieds de Jésus est une position de disciple. Ainsi Paul est élevé « aux pieds de Gamaliel » (Actes 22,3).

b) Emotions de Jésus

Jésus frémit en son esprit (verbe disant une sorte de grondement intérieur), est troublé (verbe utilisé pour sa passion à Gethsémani, Jn 12,27 ; 13,21 ; 14,1), puis verse des larmes. Pourquoi ?

On a parfois avancé l'idée que Jésus pleure sur l'incompréhension des disciples et des gens : ils ne croient pas encore qu'il puisse vaincre la mort ! Mais XLD, qui a temporairement soutenu cette interprétation, opte finalement pour une autre. Il note d'abord l'écho au Ps 42,4.6 et reprise en Ps 42,12 et 43,5 : le trouble et les larmes de Jésus disent sa compassion et son amitié. Plus que cela : les larmes disent tout ce que Jésus reprend des souffrances de son peuple, et tout ce qu'il envisage pour lui-même dans sa Passion. C'est toujours au fond sur soi-même que l'on pleure.

Ainsi l'épisode de Lazare vient faire résonner une gamme de sentiments, dont Jésus est pour l'instant le seul à saisir toute la portée à la lumière de la croix qui approche.

v. 38-46

Qu'apporte au récit l'objection de Marthe, les 4 jours et l'odeur du cadavre ?

Etes-vous d'accord avec l'interprétation d'Anselm Grün ?

a) L'objection de Marthe

Bien naturelle et humaine, l'objection de Marthe semble là pour souligner la puissance du miracle. Déjà 4 jours ! Et il sent ! Le lecteur lui-même est poussé dans ses retranchements : va-t-il vraiment croire à ce miracle-là ? La résurrection – la vraie – n'est-elle pas finalement autre chose que cette reviviscence de cadavre ? Car Lazare revient à la vie pour à nouveau mourir un peu plus tard.

Il me semble qu'à nouveau dans son Evangile, Jean propose ici un second niveau entièrement symbolique. Il n'efface pas le premier niveau, car Jean adhère pleinement à la croyance dans la résurrection des morts (cf Jn 5). Mais il ouvre autre chose. D'autant plus qu'il faut la foi pour voir dans ce miracle la gloire de Dieu (v. 40) : à celui qui ne croit pas, le miracle demeure fermé. Aucun miracle, même le plus impressionnant, ne s'impose à la foi.

« Il sent déjà ». La putréfaction de la chair n'est pas sans écho à la corruption spirituelle, cette dégradation de la qualité de vie et de relation qui vient d'un manque de lien avec la parole vivante. Ce thème est bien connu chez Paul. Ga 6,8 : « celui qui sème pour la chair récoltera ce que produit la chair : la corruption ». Rm 1,20 : « livrée au pouvoir du néant, la création garde l'espérance, car elle aussi sera libérée de l'esclavage de la corruption ». Et bien-sûr 1 Co 15 qui est plutôt centré sur le devenir du corps terrestre.

Comme l'écrit Anselm Grün, reprenant une longue tradition des Pères de l'Eglise : « quand nous sommes coupés de la relation à Jésus, nous pourrions, nous perdons notre être véritable. L'absence de cette relation a pour conséquence une mauvaise odeur, des émanations nocives. »¹ Et Grün fait le parallèle avec le premier signe de Cana, où à la demande d'une femme Jésus fait signe de la vie qui a bon goût (le vin des noces).

b) L'acte de reviviscence

Plusieurs singularités :

- La sortie de Lazare se fait sur un appel ; c'est plus encore que l'appel de la trompette en 1Co 15,52. La résurrection est cette énergie par laquelle le Seigneur nous sort des prisons de la mort pour nous attirer à lui.

¹ Anselm Grün, *Jésus, La porte vers la vie*, Paris : Bayard, 2004, p. 109

- Lazare sort encore tout enveloppé de bandelettes et le visage voilé ; quelque chose demeure à accomplir, qui revient à la communauté des hommes. Multiple libération : s'éveiller de la mort, sortir du tombeau, être délié, et être laissé libre d'aller et venir. C'est tout cela qui fait un retour à la vie.

Remarque : ici le terme technique de l'éveil ou du dressage n'est pas employé, et par la suite Jean se garde bien de parler de résurrection ! Cf « ce que Jésus a fait », aux v. 45.46. C'est seulement en Jn 12,9 que Jean évoque « Lazare, que Jésus avait *ramené d'entre les morts* » : ὃν ἤγειρεν ἐκ νεκρῶν. Etonnante discrétion, peut-être pour maintenir une différence avec la résurrection de Jésus ? En attendant, c'est Marie qui « ressuscite » en se levant à l'appel de Jésus transmis par sa sœur : ἐγείρεται ταχὺ.

c) La foi, ou pas

A nouveau (cf Jn 11,36.37) les juifs sont divisés, les uns croient et les autres vont « rapporter » à leurs autorités. Au-delà d'un écho historique aux positions diverses dans la synagogue, n'est-ce pas une question pour le lecteur, invité à se positionner ?

v. 47-57

***Lazare est laissé libre d'aller, et on ne parle plus de lui, ni de ses sœurs. Pourquoi ?
Qu'est-ce que ce dernier miracle de l'Evangile a de particulier ?***

Etonnement : on ne s'intéresse plus à Lazare, ni à la réjouissance de ses proches. Toute la fin du texte se concentre sur les répercussions parmi les autorités religieuses de Jérusalem. Ainsi ce dernier signe débouche sur la perspective de la mise à mort de Jésus.

A vrai-dire les projets de morts étaient déjà présents depuis longtemps, et chaque signe accumulait sur la tête de Jésus un nouveau poids de menaces. Mais ce dernier signe, plus impressionnant, ou touchant à cette limite qu'est la mort, ou encore faisant plus signe que les précédents du Messie venant à la fin des temps accompagner un jugement dans une résurrection générale, déclenche définitivement une entreprise de mort.

Tout se passe comme si la résurrection de Lazare entraînait la mise à mort de Jésus. L'idée de substitution est d'ailleurs reprise explicitement par Caïphe, dans un dernier malentendu ironique : croyant faire preuve d'une cynique efficacité, ce chef religieux prophétise la vie promise à tous en Jésus.

Conclusion

Le septième signe de l'Evangile de Jean est un sommet, et une fin ! Miracle ultime, plus puissant que tous les précédents, par lequel Jésus renverse la barrière de la mort. Et miracle qui introduit un tombeau, une pierre roulée, des bandelettes, une Marie en pleurs, une résurrection et des projets de mort sur Jésus : une répétition générale de Pâques. D'une certaine façon se prépare le miracle des miracles, celui de Pâques.

D'une autre façon aussi, se dit encore une fois la limite des miracles pour produire la foi, puisque certains ne croient toujours pas, et puisque ce signe radical entraîne le rejet radical des chefs juifs.